



— Approche-toi, jeune fille. Ne crains rien, j'ai connu assez de malheurs pour ne pas en provoquer davantage.

Claire fait un pas en avant. À vrai dire, elle n'éprouve pas de véritables craintes, mais une forte dose de timidité et un sacré doute.

« On m'a raconté tellement d'histoires à propos de la dame Blanchâtre, écrivait-elle encore la veille dans son journal de confidences, que je ne sais plus qui croire et à quoi elle peut ressembler. Les gars racontent qu'elle ne vient pas quand une fille se pointe seule et, comme par hasard, ils sont toujours disposés à m'accompagner, surtout la nuit dans les bois ! Les femmes qui disent l'avoir vue prétendent qu'elle ne répond qu'aux sollicitations « honnêtes » et débrouille-toi avec ça pour y comprendre quelque chose. Enfin, le maire menace de poursuites ceux qui s'aventurent dans la forêt, sous prétexte qu'elle est communale.

» C'est simple, il n'y a que ma grand-mère qui m'a parlé de la bonté de cette dame Blanchâtre : « Elle vient les soirs d'été, près du ruisseau qui se heurte au dolmen couché en travers de son lit. » Pour être précis, c'est précis, au moins pour l'endroit. Grand-mère me racontait qu'autrefois, les lavandières poireautaient après leur journée de travail avec l'espoir d'apercevoir la dame Blanchâtre. Quand elles la zieutaient, et encore plus quand elles la distinguaient bien, c'était un présage de bonheur. »

Ah, ce joli mot : Claire en est friande et elle cherche le bonheur, avec souvent l'impression qu'elle le vise en vain. Entre copines, elles en parlent souvent : « pour l'amour, il faut rencontrer un type en boîte, un gars correct, qui court pas après les autres filles, un peu gentil, plutôt fidèle et c'est bon. Pour le boulot, un bon patron. Pour l'argent, on fait avec ce qu'on a, c'est pas lui qui fait le bonheur. Mais le bonheur lui-même ? À quoi il ressemble ? Comment on peut le gagner ? Comment on sait si on le mérite ? »

Autant de questions auxquelles la jeunesse n'apporte aucune réponse et les aînés bottent en touche quand on leur pose.

— Comment t'appelles-tu, mon enfant ?

— Claire, bredouille-t-elle d'une voix si éteinte que la dame Blanchâtre la fait répéter.

— Tu habites le pays ?

— Dans la maison de Clairefeuille ; c'est pour ça que mes parents m'ont appelée Claire.

La dame sourit, elle trouve charmant cette idée populaire de remettre au nourrisson un talisman éternel : le nom de la demeure, celui d'un aïeul ou planter un arbre le jour de sa naissance. Depuis la nuit des temps, de telles coutumes se répandent dans le monde entier ; de génération en génération, on renouvelle l'espoir et la pratique, même si personne n'est capable d'en attester l'efficacité.

— Tu me sembles bien jeune, Claire. D'ordinaire, ce sont plutôt les femmes plus âgées que toi qui cherchent à me rencontrer, souvent quand elles se fiancent.

— C'est ce qu'on m'a dit. Mais ma grand-mère m'a tellement parlé de vous...

Claire s'interrompt, elle a l'impression que sa langue marche trop vite ; elle préfère se taire.

La dame a remarqué ce genre de comportement fréquent :

— Ta grand-mère, demande-t-elle avec un faux air étonné.

La dame Blanchâtre connaît les femmes, elle en a tant vu passer depuis cinq siècles. Elle a appris qu'un simple mot peut ouvrir la porte au flot de paroles comprimées dans l'âme et le cœur.

— Elle m'a dit que vous étiez l'amoureuse d'un brave garçon, mais que celui-ci a été tué sous vos yeux.

— C'est vrai.

— Elle m'a dit aussi que vous venez, pas pour vous venger, mais pour éviter qu'un semblable malheur nous arrive à nous.

— Elle a raison.

— Mais elle n'a pas su me dire comment c'est arrivé et ce que je dois faire pour trouver le bonheur.

Les mots confus de Claire ne surprennent pas la dame Blanchâtre, qui enveloppe la jeune fille de sa cape et l'entraîne vers une souche où elles s'assoient.

— Je vais te conter mon histoire.

La jeune fille est à deux doigts d'avouer que sa grand-mère la lui a déjà racontée un grand nombre de fois. Mais la politesse enseignée la freine et, de la bouche de l'intéressée elle-même, elle apprendra peut-être des détails supplémentaires.

— En ce temps-là, mon malheur n'avait rien d'exceptionnel ; aujourd'hui, vous croyez mon aventure inventée de toutes pièces. Peut-être même as-tu rencontré des gens qui la considèrent comme insensée.

Dans l'esprit de Claire, les idées s'embrouillent : l'impatience de savoir la vérité se dispute avec la crainte de passer pour une curieuse aux yeux de la dame et une folle à ceux de ses voisins. Quand elle aura entendu la véritable épopée, comment pourra-t-elle la rapporter ? Si elle comprend le bonheur grâce à la dame, les garçons se méfieront d'elle et aucun ne voudra l'épouser.

Elle finit par se demander si le rêve est préférable à la tranquillité d'une vie ordinaire. Elle se reproche d'avoir été trop téméraire et s'être risquée là où elle n'aurait dû jamais aller.

— Voilà, lui dit la dame Blanchâtre d'une voix câline. Tout a commencé quand je suis née au printemps de l'an 1551. Facile à se souvenir : le un suivi d'un cinq, puis le cinq suivi d'un un.

La réaction de Claire est semblable à celle des femmes venues avant elle : un mélange de contentement d'avoir un moyen de se souvenir et de frousse d'entendre une leçon d'histoire, comme au temps de l'école primaire.

— Tu as quel âge à présent ?

Surprise par la question, Claire lève des yeux ahuris :

— Euh, seize ans.

Au même instant, le téléphone vibre au fond de sa poche ; elle s'excuse et, d'un regard inquiet, demande si elle peut répondre :

— Laisse les gens d'aujourd'hui dans le monde d'aujourd'hui. Puisque tu veux quérir le bonheur, apprends qu'il ne dépend d'aucun artifice. Ne le cherche pas dans les objets que te proposent les marchands d'illusions. Laisse leurs colifichets et occupe-toi de ton esprit.

Claire écarquille les paupières : la dame est gentille, c'est certain ; mais elle ne semble pas très facile à comprendre. Elle a des tournures de phrases d'un autre temps ou une façon de s'exprimer plutôt obscure, comme les professeurs devant les élèves ou les intellos qui cherchent à épater la galerie. Se comprennent-ils eux-mêmes ceux qui parlent de la sorte ?

La dame Blanchâtre ne se laisse pas perturber par cette attitude, elle n'en tient aucune rigueur et poursuit son exposé :

— Un jour, quand j'étais comme toi, entre l'enfance et l'âge de me marier, je déambulais avec mon père sur le chemin qui mène au fief de la Corbette. Tu connais ?

— J'habite pas loin...

— Robert, mon cousin, marchait en notre compagnie : un bel homme de vingt-six ans, digne et sérieux. Il m'impressionnait dans son costume d'ordonnance, me regardait de temps à autre, sans desserrer les dents et avançait d'un air triste. « Qu'as-tu donc aujourd'hui, mon garçon ? » le questionna mon père. Après moult sollicitations inutiles, Robert avoua l'affection qu'il éprouvait à mon égard.

La dame Blanchâtre laisse filer quelques secondes de silence, puis saisit le bras de Claire :

— Oh ma petite, si un jour, un garçon courageux et honnête te glorifie comme Robert parlait de moi, il offrira là une garantie de son amour.

De toute évidence, le souvenir émeut la dame. Claire l'écoute sans comprendre tout à fait.

— Mais voilà, mon cousin Robert était appelé à suivre son écuyer, garde au Corps du Roi. Il était contraint de s'absenter pendant deux années, voire davantage. Cette obligation était la cause de son tourment.

Claire se demande si elle n'est pas tombée dans le piège : des histoires de régiments, de rois morts depuis belle lurette et autres machins vieux comme Hérode. Méli-mélo et compagne.

— Et là, tiens-toi bien ; mon père lui rétorque sur le champ : « voilà longtemps que tu aimes ta cousine, elle t'aime, elle aussi. Avant ton départ nous passerons chez le curé qui vous fiancera. Et à ton retour, vous vous marierez... et voilà ! »

En rapportant ces paroles, la dame semble chanter ; elle mime les paroles de son père en serrant les poings sur sa poitrine.

La jeune visiteuse trouve la scène charmante, elle correspond à ce que sa grand-mère lui a conté cent fois. Toutefois, elle n'est pas venue là pour l'entendre une fois de plus, plutôt pour apprendre comment trouver le bonheur. À croire que les esprits s'entendent en silence, la dame soupire :

— À ce moment-là, je savais ce qu'était le bonheur. Fugace mais intense ; une émotion qui ressemble à une flèche qui vient te piquer au cœur et embrase ton âme. La chaleur t'étouffe, ta gorge se serre, tu ne peux plus respirer. Tu crois faillir.

Tout ça ! se dit Claire, ça doit faire mal. Le témoin continue :

— Quand Robert est revenu deux ans plus tard, bien de choses avaient changé : j'avais sombré dans l'état d'orpheline. Pire encore, les hommes ne trouvaient rien de mieux que de s'entre-tuer au nom d'un Dieu qu'ils prétendaient tous bon et généreux. Les hommes sont fous. Si seulement, ils pouvaient être autre chose.

---

Claire écoute, déçue de ne pas tout saisir. Elle tente de retenir l'essentiel : la naissance en 1-5-5-1, le fiancé parti, la fille orpheline et les hommes qui se tuent au nom du bon Dieu.

— Ah, songe-t-elle comme une illumination subite : les guerres de religion... les profs nous en ont parlé au collège. Mais je pensais que c'était au loin.

— Les catholiques résidaient dans la cité voisine, un des leurs demeurait au château. Les Huguenots espéraient s'en emparer ; leur troupe était à seulement une lieue de là. Pour montrer leur détermination, ils avaient pendu au portail de l'église un religieux qui passait par là.

— C'est dégueu... lâche Claire déjà emportée par le récit.

— Garde tes observations tant que je n'ai pas achevé mon conte.

Décidément, se dit la jeune fille, elle parle vieux-jeu. Mais bon, je me tais, j'ouvre mes oreilles.

— Le curé Messire Mathurin Hirot – nommé deux ans plus tôt à Saint-Germain-de-Clairefeuille, là où tu habites – réunit les notables et envoie le vieux Fabian Quinart, un archer au courage éprouvé, prévenir les fidèles du danger imminent. Pendant ce temps, dans les manoirs alentours, on fourbissait les vieilles armures et les vieilles épées...

— On quoi ? ne peut s'empêcher de clamer la pauvre enfant en quête de bonheur.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? Ah oui : on fourbissait... on nettoyait, on préparait, on sortait des râteliers... on s'équipait quoi ?

Le ton montre que la dame n'apprécie guère d'être interrompue pour un détail. De son côté, Claire a de plus en plus le sentiment d'être en face d'une « vieille » qui jacasse comme dans les siècles passés.

— Donc, je disais que partout on s'armait ; sauf dans le manoir de Sourure, pourtant aux premières lignes. Là, le seigneur Richard de Sourure n'envisageait pas les attaques de mécréants. Il ne songeait qu'aux noces de son fils Robert... avec moi, puisqu'il était mon cousin.

Et voilà, déplore Claire dans sa tête : à défaut de régiment ou de roi, ce sont les petits nobles du cru qui se la jouent : Monsieur se fiche de la guerre parce qu'il marie son rejeton. J'aurais dû écouter ceux qui me déconseillaient de venir, j'aurais gagné mon temps.

— Le père de Robert était tout entier aux préparatifs du grand jour devant Dieu, il voyait déjà la bénédiction de notre bonheur. Il n'avait pris d'autre précaution que de fermer ses portes, croyant n'avoir pas à redouter les pillards. Pendant ce temps, mon fiancé Robert courait me rejoindre.

— Pour vous défendre...

— Mais non, idiote, nous non plus ne songions aux Huguenots, on avait autre chose en tête. On ne s'occupait pas des bruits qui couraient dans le pays. Enfin, moi. Parce que Robert, lui, sans le proclamer franchement, craignait un tantinet pour moi-même et mes beaux yeux...

Le rythme de la voix atteste que cinq siècles et demi plus tard, la dame Blanchâtre est toujours amoureuse de son Jules de l'époque. Claire n'ose pas lui demander de faire court, mais elle en a sacrément envie.

— Quand il parvint à ma demeure, il me serra fort dans ses bras. Hum, quelle félicité j'éprouvais : il sentait la fraîcheur, le parfum de la brume, l'humidité du coursier venu me retrouver et m'enlacer. Je le revois arriver, fort et intrépide, tremblant de panique, caressant mon front, embrassant mes joues...

Puis la dame se tait, repartie dans un rêve vieux de presque six cents ans. Claire attend et s'interroge sur le bonheur : si c'est perso, perso, et que ça casse les pieds aux autres, elle préfère y renoncer.

— En tremblant aux bruits venus de la contrée, je lui dis : « j'ai eu bien peur pour vous, cousin. Pourquoi prendre à travers les herbages et vous exposer au péril d'une rencontre fatale en venant jusqu'à moi ? » « Tiphaine, m'a-t-il répondu, il y a de-ci de-là quelques fleurs nouvelles que le printemps apporte ; j'en voulais faire un bouquet multicolore et le déposer à vos pieds. Du reste, je n'avais point peur

et n'ai qu'un regret : que les Huguenots vous mettent au cœur une si grande crainte. Le mien n'a de place que pour mon affection pour vous. »

Et bah, si un type me parlait comme ça, je crois que je ne pourrais pas m'empêcher de me marrer.

Par chance ou discrétion, la dame Blanchâtre ne lit pas dans les pensées de sa visiteuse et poursuit son souvenir :

— Robert n'avait pas fini que l'archer, envoyé par le curé, frappe à la porte et prévient mon fiancé que les Huguenots approchent : « Il est grand temps de rentrer chez vous, sinon ils vont être rendus avant vous ». Puis, se tournant vers moi, Robert me dit : « Je dois rejoindre mon père et, sans doute, combattre avec lui. Cousine, quoi qu'il arrive, gardez-moi votre amour et, si je meurs, que mon père remplace auprès de vous celui que vous aurez perdu. »

Oh la, la, le mélo ; pas croyable, le scénario revu mille fois, on se croirait dans une série télé : sortez vos mouchoirs. Et en plus, en version moyenâgeuse. Il ne manque plus que la musique et le tournoi.

— Robert, ne laissez pas une pauvre orpheline comme moi abandonnée, seule dans ce manoir. Emmenez-moi avec vous, de grâce. Je serai fière et heureuse d'être protégée par votre bras et partager vos périls.

Si elle causait de la sorte, pas étonnant que les Huguenots aient eu le temps de se radiner les premiers.

— Deux heures plus tard, escortée par Robert, j'arrivai à Sourure. Les combats furent rudes, interrompus et cruels.

Après avoir essuyé une larme qui perlait à son œil droit, elle continue en gémissant :

— Sous huitaine, le curé de Saint-Germain-de-Clairefeuille, celui qui avait alerté tout le monde du danger, ouvrait son grand registre d'inhumation et notait : « Robert de Sourure, écuyer, sieur du lieu, âgé de 27 ans, mâlement mis à mort par les Huguenots et ardé vif est allé de vie à trépas. »

— Pardon, se désole Claire qui ne pige pas la moitié des paroles. Vous pouvez répéter, parce que c'est pas franchement clair pour moi. Oh pardon, ce que j'ouïs n'est pas d'une franche limpidité.

— Il est mort, lâche la dame dans un mouvement de colère.

— Oui, ça, j'avais compris. Mais mâlement, les Huguenots, ardé vif, et tout ça ?

Elle conclut sa tirade par un prout roulé entre ses lèvres.

— Robert s'est défendu en vaillant chevalier. Les Huguenots l'ont tué.

— Ha, dit comme ça, je pige mieux.

— Les impies s'étaient emparés du castel de Sourure ; ils avaient capturé Robert et l'avaient brûlé vif sous mes yeux. Son martyre déchira mon cœur, je sentais que la folie avait saisi ses tortionnaires, aucune raison ne justifiait une telle haine. Plutôt que la vengeance aussi stérile que la cruauté, je me promettais de propager le plaisir et la joie.

Puis la dame se tait.

Les yeux vagues, perlés de larmes figées, son message la pénètre au plus profond d'elle-même et de son auditrice.

— J'avais promis à Robert d'être une fille pour son père. Je tins mon engagement. Deux ans plus tard, le vieillard rédigea un testament où il me désignait comme son unique héritière. Ma seule obligation était de faire dire dix messes par an, à la mémoire de Robert, son fils et mon fiancé, et une à la Toussaint. Le généreux vieillard mourut la même année et, peu de temps après, moi-même je trépassais, meurtrie de profondes douleurs.

Claire ne sait plus quoi penser : venue avec l'idée que la dame Blanchâtre lui expliquerait le bonheur, elle se trouve face à une femme d'autrefois qui n'a rien connu de l'amour avec un gars, juste des bisous-bisous sur la joue, veuve avant d'être dépucelée et qui a touché le pactole du beau-père sans même en profiter.

---

Si les femmes du pays savaient vraiment le fond de l'histoire, elles se précipiteraient moins pour la consulter. Point final ;

— Bon, bah merci... Alors au revoir.

L'adolescente ne demande pas son reste ; elle se dit que le bonheur paraît être un truc d'anciens, compliqué à souhait et dépassé de nos jours. Elle ira chercher sur Internet ce qui l'a remplacé : elle espère bien le trouver disponible en 7/7, livrable en 24 heures chrono, garanti : satisfait, échangé ou remboursé, sans se prendre la tête. En souhaitant en même temps que ça ne lui coûte pas les yeux de la tête.